**Zeitschrift:** Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

**Band:** 7 (1899)

**Heft:** 27

**Artikel:** Études sur le mouvement néo-thomiste [suite]

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-403452

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# ÉTUDES

SUR LE

# MOUVEMENT NÉO-THOMISTE.

*(Suite.* [1]*)*

---

## II. — Résumé de la vie et des œuvres de Thomas d'Aquin.

Encore que la biographie et la bibliographie de Thomas d'Aquin se trouvent un peu partout, il nous est impossible pourtant de ne point donner ici quelques détails sur la vie et les œuvres du Docteur cher entre tous à Léon XIII. Le néo-thomisme, nous l'avons dit déjà dans notre première étude, n'est guère que la reproduction pure et simple des doctrines du maître dans un langage moderne, avec toutes les adaptations modernes et à l'occasion toutes les réponses possibles aux doctrines philosophiques modernes. Il importe donc que nous embrassions d'un rapide coup d'œil, autant que faire se peut en quelques pages, l'œuvre de Thomas d'Aquin.

Il naquit, en 1227, au château de Rocca-Secca, près de la ville d'Aquino, dans le royaume de Naples. Il appartenait à l'importante famille des comtes d'Aquino, et était petit-neveu de l'empereur Frédéric Barberousse. On dit qu'il dut résister à l'ambition de sa famille, qui rêvait pour lui une brillante carrière dans le monde, pour entrer tout jeune dans l'ordre des dominicains, où il prononça ses vœux dès l'année 1243. Il étudia sous Albert-le-Grand à Cologne et suivit ensuite son maître à Paris. C'est là qu'il prit le grade de docteur en 1257. A partir de cette époque, son autorité est universellement re-

---

[1]) Voir la précédente livraison, p. 348-359.

connue et sa renommée s'étend par toute l'Europe. Il professe à Paris et une foule de disciples se pressent dans l'école de la rue St-Jacques. Louis IX vient souvent le consulter et l'invite à sa table. En 1261, le pape Urbain IV appelle Thomas en Italie. Celui-ci vient à Rome, où il enseigne la théologie; il accompagne le pape dans ses voyages et porte à sa suite son enseignement à Orvieto, Viterbe, Anagni, Pérouse; Clément IV, élu pape en 1265, lui offre l'archevêché de Naples, mais il refuse toute dignité et ne veut être que le frère Thomas, pour pouvoir préparer à loisir dans le silence de sa cellule la doctrine qu'il transmet à ses auditeurs et dépose dans ses manuscrits. Il enseigne encore la théologie à Bologne, à Paris, où il retourne en 1269 pour assister au Chapitre général de son ordre, dont il était définiteur, à Rome et enfin à Naples. C'est au cours des neuf dernières années de sa vie qu'il composa le grand ouvrage qui a immortalisé son nom, la Somme de Théologie. Sur l'ordre du pape Grégoire X, il se rendit en 1273 à Lyon, où un concile devait être tenu l'année suivante pour obtenir la réunion des Eglises grecque et latine. Chemin faisant il tomba gravement malade et fut obligé de s'arrêter à Fossa-Nuova, près de Terracine, dans un couvent de l'ordre de Cîteaux. Il y mourut le 2 mars 1274, à l'âge de 49 ans. Il fut canonisé sous le pontificat de Jean XXII, le 18 juillet 1323. Thomas d'Aquin a été surnommé le Docteur angélique; on l'appelle aussi communément l'Ange de l'Ecole. Si nous y sommes forcés, nous ne nous ferons pas scrupule d'employer ces dénominations traditionnelles, encore que nous pensions que Thomas d'Aquin n'est ni un ange, ni même un saint (du moins Dieu seul le sait), mais simplement un homme, nous ajouterons volontiers un grand homme par sa puissance intellectuelle et ses vertus morales.

Nous venons de résumer brièvement la vie du célèbre dominicain; mais comme il doit surtout sa gloire tant ancienne que contemporaine à ses écrits, c'est de ces derniers que sans plus tarder nous allons nous occuper. Thomas a laissé beaucoup d'ouvrages, mais comme ses frères en religion semblent en avoir encore augmenté le nombre, nous ne parlerons ici que de ceux dont l'authenticité est incontestable. Ce fut le pape Pie V, un dominicain, qui ordonna la première édition complète de ses œuvres. Elle comprend 17 volumes in-folio et est

datée de Rome en 1570. Cette édition fut réimprimée à Venise en 1592, à Anvers en 1612, et à Paris en 1660. Cette dernière édition comprend 23 volumes in-folio, six de plus que la première. Enfin au siècle dernier, Bernard Rubeis, également dominicain, publia à Venise une édition en 28 volumes in-4°, où l'on ne trouve ni les commentaires sur Aristote, ni les opuscules de pure philosophie. — Quant à la Somme théologique, la grande œuvre de Thomas d'Aquin, qui résume presque toute sa doctrine, elle se trouve dans la collection Migne, quatre volumes grand in-8°, texte latin. L'abbé Drioux en a publié une traduction française avec des notes, huit volumes in-8° (1851 à 1854). Le même ouvrage, texte latin, traduction française et notes, a été publié par M. Lachat en 16 volumes in-8° (1863 à 1865).

En parlant des œuvres de Thomas d'Aquin, nous suivrons l'ordre chronologique :

La première en date est le commentaire sur le Maître des Sentences, *in IV Sententiarum P. Lombardi libros.* C'est un résumé des leçons que le jeune dominicain avait données à Paris, de 1253 à 1254. Les candidats aux grades théologiques devaient passer deux années sous la direction d'un maître, pour expliquer l'Ecriture sainte et ensuite Pierre Lombard, qui était comme un résumé de la tradition. On sait qu'au VII^e^ siècle, Isidore de Séville avait dans ses trois livres des Sentences compilé les doctrines des anciens Pères. Au XII^e^, Abélard, dans son traité *Sic et non,* avait fait de même, recueillant les opinions souvent divergentes et contradictoires des Pères sur les questions les plus difficiles du christianisme. Pierre Lombard, venu quelque temps après Abélard, s'inspira de la méthode de ses prédécesseurs et écrivit ses *Quatre Livres de Sentences,* qui devinrent dès lors le manuel classique de la scolastique. Thomas, dans son explication des Sentences, est clair, mais n'ajoute rien au maître.

Ses commentaires furent suivis, à peu de distance, des Questions disputées ou controverses sur la vérité, *Quæstiones disputatæ de Veritate,* au nombre de vingt-neuf. Ces questions sont relatives à la puissance de Dieu, au mal, aux créatures spirituelles, à l'âme, à l'incarnation du Verbe, aux vertus, à la vérité. Thomas partage chaque sujet en un certain nombre de questions ; il expose ensuite les raisons en sens contraire,

donne sa solution et examine ensuite les objections. C'est du reste la méthode dont il ne se départit jamais.

Vers la même date paraissent les premières Questions quodlibétiques, *Quæstiones Quodlibetales*, au nombre de cinq. Comme le nom l'indique, les questions traitées n'ont aucune connexité entre elles, mais on y trouve déjà le Docteur angélique tout entier avec sa méthode et ses opinions.

A cette époque se place son *Commentaire sur l'Evangile de St. Mathieu.* L'Ange de l'école ne se contente pas d'une exégèse purement littérale; il essaie, comme les Pères de la primitive Eglise, de découvrir le sens caché sous la lettre et il signale chemin faisant tous les grands problèmes de philosophie et de théologie qui surgissent du texte. Cette remarque est applicable à tous ses commentaires sur l'Ecriture sainte. Nous ne la renouvellerons pas.

C'est vers ce temps qu'il fait paraître deux opuscules purement philosophiques: de l'Être et de l'Essence, *de Ente et Essentia,* traité très métaphysique; et des Principes de la nature, *de Principiis naturæ,* où l'on trouve résumée fort clairement la doctrine d'Aristote sur la puissance et l'acte et sur les quatre grands principes, la matière, la forme, la cause efficiente et la cause finale.

A ces premiers ouvrages, dont la plupart sont métaphysiques, Thomas mêle des écrits polémiques, comme son traité contre les adversaires du culte de Dieu et de la religion, *contra impugnantes Dei cultum et religionem,* qu'il écrivit en réponse au livre de Guillaume de Saint-Amour: *Des Périls des derniers temps,* dirigé contre les ordres mendiants.

Il compose ensuite, à la demande du pape Urbain IV, sa Chaîne d'or, *Catena aurea in Mathæum, Marcum, Lucam et Joannem:* c'est un commentaire des Evangiles fait d'un simple enchaînement de passages tirés des Pères. On a dit que c'était le mieux écrit de ses ouvrages et peut-être l'un des plus étonnants par l'ordre et l'unité, quoiqu'il soit puisé dans plus de quarante auteurs différents.

Vient ensuite son traité contre les erreurs des Grecs, *Contra errores Græcorum,* où il essaie d'opposer aux apparentes contradictions de langage entre les Pères de l'Eglise grecque et ceux de l'Eglise latine, l'analogie de la pensée. Evidemment il

essaie de justitifier en tout point l'Eglise latine dans sa doctrine et dans ses pratiques.

Il compose aussi vers cette époque l'Office du Saint-Sacrement, *Officium de festo Corporis Christi,* où se trouvent la prose « Lauda Sion » et l'hymne « Adoro te », dont on a beaucoup admiré l'inspiration. Cette admiration, qui s'explique pour tous au point de vue littéraire, ne peut être partagée au point de vue fondamental que par ceux qui admettent la transsubstantiation matérielle dans le sacrement eucharistique. Ce n'est point nous.

Nous ne ferons que citer à cette époque encore les commentaires sur *le livre de Job,* sur *Isaïe* et *Jérémie,* sur *les cinquante premiers Psaumes,* les nouvelles *Questions quodlibétiques* au nombre de cinq, et l'Abrégé de Théologie, *Compendium Theologiæ ad Fratrem Reginaldum.* Le titre même de ces ouvrages nous dispense de nous étendre sur les sujets qui y sont traités.

Vers 1262, Thomas met la dernière main au premier de ses deux ouvrages magistraux, la Somme contre les gentils, *Summa contra Gentiles.* Il l'avait écrite à la demande du dominicain Raymond de Pennafort, pour aider à la conversion des Maures d'Espagne. La Somme contre les gentils contient quatre livres. Dans le premier, Thomas démontre l'existence de Dieu et ses attributs. Dans le second, il explique comment toutes choses procèdent de Dieu quant à leur être et quant à leurs caractères distinctifs. Il s'étend dans ce même livre sur les différentes sortes de substances, particulièrement sur les substances intellectuelles, étudiées soit en elles-mêmes, soit dans leur rapport avec le corps, soit dans leurs opérations. C'est aussi dans ce livre qu'il démontre la nature spirituelle de l'âme humaine et sa personnalité et qu'il expose la théorie de l'entendement. Dans le troisième livre, il prouve que Dieu est la fin de toutes choses, que l'homme trouve en lui seul son bonheur, et que la Providence s'étend à toutes les créatures. C'est là qu'il expose en particulier sa fameuse théorie de l'action de Dieu sur les créatures intelligentes, et qu'il s'efforce d'établir que, sans détruire la liberté de ces dernières, la volonté de Dieu règle toute leur conduite. Dans le quatrième livre enfin, Thomas, quittant quelque peu le pur domaine philosophique, expose les vérités révélées; et sans vouloir les démontrer di-

rectement, il établit qu'elles ne sont pas contraires à la raison naturelle, qui peut dès lors les défendre contre les attaques des Mahométans, des hérétiques et des philosophes. Ici trouvent place les *Commentaires sur la métaphysique et la morale d'Aristote,* qui devaient contribuer puissamment à réconcilier le Stagyrite, naguère condamné (du moins dans ses traductions arabes) par le concile de Paris en 1209 et par Grégoire IX en 1231, avec l'Eglise romaine mieux informée ou mieux avisée. Ces commentaires sur les ouvrages d'Aristote n'en sont guère que la paraphrase textuelle. Thomas analyse le texte, le divise, l'explique, ajoute quelquefois de courts éclaircissements, mais la plupart du temps ne se permet ni une critique ni une approbation. C'est presque de la glose purement littérale. Aussi cette partie de ses ouvrages est-elle d'un médiocre secours pour l'exposition des doctrines du Docteur angélique, qui parle toujours d'après Aristote et rarement d'après lui-même. Voici la liste de ces commentaires: *in librum Perihermenias — in primum et secundum libros Posteriorum Analyticorum — in octo libros Physicorum — in libros quatuor de cœlo et mundo — in libros de generatione et corruptione — in quatuor libros Meteororum — in libros de anima — in librum de sensu et sensato — in librum de memoria et reminiscentia — in librum de somno et vigilia — in XII libros Metaphysicorum — in X libros Ethicorum — in VIII libros Politicorum.* Les ouvrages d'Aristote qui manquent à cette liste sont: les Catégories — les Premiers Analytiques — les Topiques — les Réfutations sophistiques — les grandes Morales — la Morale à Eudème — la Poétique — la Rhétorique et l'Histoire des animaux, sans parler de quelques ouvrages de moindre importance concernant les sciences naturelles.

Sous le pontificat de Clément IV, qui succède à Urbain en 1265, Thomas continue à séjourner dans diverses villes d'Italie. Là, il jette les premières assises du monument qui doit surpasser aux yeux de la postérité tous ses autres écrits, la *Somme de Théologie,* pendant qu'aux adversaires des ordres mendiants il oppose de nouvelles apologies de la vie spirituelle: *De perfectione vitæ spiritualis contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu.*

Après la mort de Clément IV, Thomas revient à Paris et y demeure de l'année 1269 à l'année 1271. C'est alors qu'il

publie contre les partisans d'Averrhoës à l'Université de Paris, son célèbre traité de l'unité de l'entendement, *De unitate intellectus contra Averroïstas.* Ce livre est un de ses titres de gloire. Il y signale le panthéisme arabe comme un écueil menaçant et y fait des allusions fort claires à certaines écoles de Paris, qui passaient pour être l'asile de toutes les résistances à l'autorité ecclésiastique.

Vers 1270, il écrit plusieurs opuscules de controverse sur les créatures spirituelles, en particulier un traité qui nous révèle à lui seul les exagérations et les fantaisies de la philosophie et de la théologie scolastiques. On en jugera. Le livre a pour titre *De Angelorum natura.* Thomas s'y pose les questions suivantes: 1° L'entendement de l'ange est-il tantôt en puissance et tantôt en acte? 2° L'ange peut-il connaître plusieurs choses à la fois? 3° La connaissance de l'ange est-elle discursive? 4° Les anges comprennent-ils en composant et en divisant? 5° L'intelligence de l'ange est-elle capable d'errer? 6° Y a-t-il dans les anges une connaissance matutinale et une connaissance vespertinale? 7° Ces deux connaissances matutinale et vespertinale forment-elles une seule et même connaissance? Et le Docteur angélique résout sans sourciller ces diverses questions.

C'est vers la même époque qu'il écrit son traité *de Vitiis et Virtutibus,* puis il entreprend de nouveaux commentaires sur l'Ecriture sainte, en particulier sur l'*Evangile de Jean* et les *Epîtres de Paul.* Il est surtout remarquable dans l'Epître aux Romains. Erasme avait sous les yeux le commentaire sur cette Epître lorsqu'il déclarait « que parmi les modernes de son temps nul n'égalait l'exactitude et ne surpassait la solide érudition et la sagacité judicieuse de St. Thomas ». L'étude de ces commentaires n'est pas sans utilité pour l'intelligence de sa philosophie.

De nombreux opuscules sont aussi tombés à diverses époques de la plume de Thomas. Nous n'avons pas jugé à propos de les mentionner tous, soit parce qu'ils ne nous font pas entrer plus avant dans la pensée philosophique ou théologique de leur auteur, soit surtout parce qu'il est bien difficile de se prononcer sur l'authenticité de beaucoup d'entre eux. Comme nous l'avons déjà dit, les dominicains, ses frères, en éditant et en rééditant ses œuvres, ont fait preuve d'une cri-

tique plus qu'indulgente, dont le but et le résultat ont été de grossir la liste des productions de l'Ange de l'Ecole. Sans doute, les circonstances ont souvent amené le célèbre théologien à prendre la plume pour répondre aux questions qui lui étaient adressées de toutes parts; c'est ainsi que Bernard Guidonis et Pierre Roger évaluent à 40 environ le nombre de ces opuscules occasionnels, mais déjà les éditeurs de 1570 en avaient majoré le chiffre à 73 et la liste s'en est encore accrue dans les éditions subséquentes. Outre ceux dont nous avons déjà parlé incidemment, nous ne signalerons ici que deux de ces opuscules comme traitant de matières sur lesquelles nous aurons probablement à revenir dans le cours de ces études: le premier, le traité du *Principe de l'individuation*, qui a pour objet la recherche des conditions de l'existence individuelle; le second, le traité *du Gouvernement des Princes*, qui n'est guère qu'une répétition du commentaire sur la politique d'Aristote. Thomas s'y déclare monarchiste. Il établit que les hommes vivant ensemble ont besoin d'un chef pour les gouverner; qu'il est plus avantageux et plus sûr d'être gouverné par un seul chef que par plusieurs; que la république romaine a prospéré il est vrai et s'est agrandie sous le gouvernement populaire, mais que la domination de la multitude engendre facilement la tyrannie, et que la monarchie est préférable, pourvu qu'elle soit tempérée. Les deux derniers livres de ce traité ne sont pas évidemment de Thomas d'Aquin, puisqu'il y est question d'événements qui ne se sont accomplis qu'après sa mort. On s'accorde à les attribuer à Tholomée, dominicain, ardent thomiste, mort vers 1321.

Nous abordons maintenant l'œuvre principale et jusqu'à un certain point gigantesque de Thomas d'Aquin, *la Somme théologique, Summa Theologiæ*. Déjà dès 1265, lors de son séjour en Italie, il avait jeté les premières assises de ce monument qui devait surpasser aux yeux de la postérité tous ses autres écrits; mais ce ne fut que sous Grégoire X qu'il en rédigea la dernière partie, dans laquelle il traite des *Sacrements* et qui pour cette raison est quelquefois appelée *Sacramentelle:* les événements ne lui permirent pas de la conduire au delà de la 72me question, qui a pour objet *la Pénitence*. Une méthode uniforme règne d'un bout à l'autre de la Somme. L'auteur propose d'abord le problème philosophique ou théolo-

gique qu'il veut résoudre, il présente ensuite les objections qui peuvent être opposées à sa doctrine, il les résout, puis il donne la solution du problème dans une proposition succincte qu'il prouve par des arguments tirés de l'Ecriture sainte, de la tradition et de la raison. C'est dans cet ordre invariable qu'il aborde plus de dix mille objections et qu'il établit les milliers d'articles dont se compose son œuvre.

C'est dans la Somme de Théologie que le néo-thomisme moderne va chercher surtout ses inspirations. C'est en effet dans ce livre composé sur la fin de sa vie que Thomas a résumé toute sa philosophie et toute sa foi. C'est le livre où tous les maîtres de l'Eglise romaine sont venus, de tout temps, après le Docteur angélique, puiser leur science. N'avait-il pas été au cours de sa vie favorisé d'une vision où le Christ lui était apparu et lui avait dit: « Bene scripsisti de me, Thoma »? L'Eglise romaine, qui croyait à cette vision et qui avait canonisé Thomas d'Aquin, n'avait donc pas à chercher la vérité philosophique ou théologique en dehors de la Somme; aussi la plaça-t-on au Concile de Trente à côté des Livres saints comme contenant la solution finale de tous les problèmes discutés.

La Somme se divise en trois parties:

Dans la première, l'auteur donne une idée générale de la doctrine romaine, puis il traite de Dieu, de son essence, de ses attributs et de ses opérations, de la béatitude des trois personnes divines, de leurs processions et relations, puis il parle de Dieu considéré par rapport aux créatures; il est leur créateur et leur conservateur. Dans la première partie de la seconde, il parle du mouvement de la créature raisonnable vers Dieu, de sa dernière fin, des actions par lesquelles on peut y parvenir, du principe même de ces actions, des vertus et des vices en général, des lois et de la grâce. C'est là que l'on trouve la fameuse théorie de la grâce, où Thomas donne comme fondement au bien non point la volonté de Dieu, mais la nature divine elle-même. Cette théorie devait engendrer la lutte restée célèbre entre les thomistes et les scotistes. Dans la seconde partie de la seconde, Thomas traite plus spécialement des vertus théologales et morales et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Dans la troisième partie, il examine les moyens par lesquels on parvient à Dieu, et qui sont l'Incarnation, la Rédemption et les Sacrements établis par Jésus-Christ.

Il aborde la théorie de ces derniers, mais, comme nous l'avons dit, il est interrompu au quatrième et il meurt sans achever son œuvre. On a bien tenté dans la suite de compléter cette partie inachevée, à l'aide de matériaux tirés de ses autres écrits, mais on sent que la main du maître est absente.

Enfin, pour clore la liste de ses œuvres, à l'abbaye de Fossa-Nuova où la maladie mortelle le terrasse, il dicte encore d'une voix affaiblie une explication du *Cantique des Cantiques,* qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Ce fut sa dernière œuvre, son chant du cygne.

Nous ne terminerons point cette sèche mais nécessaire nomenclature des œuvres de Thomas d'Aquin, sans porter sur elles le jugement général suivant. Elles témoignent toutes évidemment d'un esprit solide, quoi qu'il en soit de certains principes, logique et exact dans les raisonnements, clair dans l'expression, mais qui s'est égaré, même quand on se place à son point de vue, dans une foule de questions inutiles et qui n'a pas toujours été assez difficile dans le choix des preuves: il y en a de réellement faibles. Quant au style de l'auteur, on s'accorde généralement à trouver qu'il manque d'élégance et souvent de pureté: ce n'est certes point par ce côté qu'il a dû séduire le pape et poète latin Léon XIII.

*Genève.* A. Chrétien, lic. en th.

*(A suivre.)*